

PAUL TROCQUEMÉ

POÉSIES

POÉSIES

PAUL TROCQUEMÉ

POÉSIES

Nos enfants

Chose rare aujourd'hui sur terre,
Nous sommes douze à mon foyer :
Je n'y puis vivre solitaire,
Il faut toujours s'y coudoyer.
Oui, douze, — j'en sais bien le compte
Ni plus ni moins, — dont huit enfants
De vivre n'ayant point de honte,
Et d'être nés tout triomphants :
Cinq filles à la blonde tresse,
Et trois garçonnets à l'œil brun.
Aussi pour nous quelle détresse
Quand il faut répondre à chacun !
Les voilà tous : « Dieu vous les garde ! »
Comme on dit, nous plaignant tout bas.
Eh oui ! lorsque je les regarde
Lequel donc n'y voudrais-je pas ?
Et cependant quelles gambades
Depuis le matin jusqu'au soir,
A commencer par les aubades
En soufflant dans mon arrosoir !
Et lorsque dans la cour ils roulent
Un tonneau lesté de cailloux,

Ou que les tas de bois s'écroulent
Sous eux parmi des rires fous !
Ou comme à quelque citadelle
Ils grimpent au mur mitoyen !.....
Pour la muse la plus fidèle
De me parler est-il moyen ?

Mais dans son lit selon sa taille
Quand ce petit monde s'endort,
Rêvant encor de la bataille
Où chacun faisait au plus fort,
Si ma nature paresseuse
Ne cède au murmure du Lot
Comme au rythme d'une berceuse,
Nous suivons tous deux sur le flot
Au reflet du nuage rose,
Adieu du soleil au déclin,
La magique métamorphose
De la lune alors en son plein.
Quand elle apparaît, large et blonde,
On penserait que le soleil,
Au lieu de se baigner dans l'onde,
Remontre son disque vermeil,
Et que, par quelque phénomène,
Fuyant derrière le coteau,
Un caprice nous le ramène

Tout à l'autre bout du plateau.
Mais bientôt, à sa face blême,
Nous reconnaissons l'astre doux
Dont l'antiquité, par emblème,
De son frère ou de son époux
Supposait que sur son front pâle
Il ne garde que le reflet,
Laissant à Phébus qui le hâle
L'éclat souverain et complet.
Mais dans sa lumière empruntée,
Quelle virginal fraîcheur,
Et quelle nuance lactée
Au bord de sa ronde blancheur !
Ah ! son destin ne fut pas moindre
Que celui de l'astre du jour,
Et pour chacun Dieu voulut joindre
A sa puissance son amour ;
Et quand il puisa dans la mine,
Dans les coffres de son trésor,
Prit pour l'un l'argent et l'hermine,
Et pour l'autre la pourpre et l'or.

Cependant, tranquille et sercine,
Dans les espaces éthérés,
Parmi ses sœurs, comme une reine,
La lune monte par degrés.

Alors, quelles bizarres formes,
Détachées sur l'horizon blanc,
Prennent les saules et les ormes,
Dont la nuit rembrunit le flanc !
Et quelle silhouette sombre
Cet exotique peuplier
Qui là-bas, pour joindre son ombre,
Semble en deux vouloir se plier ;
Tandis que, de race commune,
Cet autre, maigre et dévêtu,
A côté menace la lune
De son long front chauve et pointu !
Et puis encor quelles trainées
Laisse la lune par moments,
Ou sur les ondes moutonnées
Tour à tour quels scintillements !
Tantôt sur la surface lisse
Comme un miroir d'acier poli,
En ruban sa lumière glisse
Sans une ride, sans un pli ;
Tantôt, au souffle de la brise,
D'un bord à l'autre se mouvant,
Son écharpe blanche se brise,
Selon le caprice du vent,
En onduleuses bandelettes,
Qui, se ramassant en îlots,

De mille et mille gouttelettes
De vif argent sèment les flots.
Oui, dans son rôle plus modique,
Oh ! quel incomparable sceau
De beauté paisible et pudique
A défier plume ou pinceau !
A la place même où naguère
S'embrasant en son plein midi,
— Tel un farouche homme de guerre
Darde son œil dur et hardi
Sur sa prisonnière craintive, —
Le soleil d'un rayon brutal
Frappait le sein qui sur la rive
Le renvoie en feux de métal,
La lune, toute caressante,
En son ineffable douceur,
Pour la naïade languissante
N'a qu'un chaste baiser de sœur,
Et son rayon tranquille effleure,
A peine d'un attouchement,
Celle que le dieu tout à l'heure
Brûlait de son embrassement.

De ce tableau rompant le charme,
D'où vient donc qu'au même penser
Nous laissons tomber une larme ?

C'est qu'entre nous vient se placer,
Devant l'éternelle nature
Et sa sérénité sans fin,
L'âpre souci de la pâture
Qu'il faut à l'homme, que la faim
Sèvre de toute poésie,
Et que, comme un arbre ébranché,
La misérable frénésie
Du besoin a tout desséché.
Et nous songeons à ceux qui dorment
Ici, tout près, inconscients,
Et dont les désirs se transforment
En beaux rêves insouciant.
Sur eux, sans doute, l'infortune
Ne fait point de sa dure main
Peser la pensée importune
Et poignante du lendemain.
Si notre table est économe,
Si tout s'y ménage avec soin
Nos chéris y trouvent en somme
Ce dont leur croissance a besoin.
Même, si quelque anniversaire
Y ramène un ou deux amis,
Autour d'elle où chacun se serre
Bien vite leur couvert est mis ;
Et pour fêter cette mémoire,

Non plus ce n'est jamais en vain,
Qu'au fond de notre vieille armoire,
On cherche un flacon de bon vin.
Aussi, quand parfois dans son rêve,
Notre dernier-né près de lui
Nous appelle de sa voix brève,
De notre main cherchant l'appui
Contre une menace fictive,
Quand de son petit corps rosé
Couvrant la nudité naïve,
Sur le front que l'air a bronzé
Le long du jour par sa morsure,
Et qui penche au bord du berceau,
D'un doux baiser qui le rassure
Nous avons déposé le sceau,
Notre tristesse est moins amère
Et notre esprit est moins troublé.
Car si parfois, pour eux, leur mère
Où si moi-même j'ai tremblé,
C'est plutôt de savoir si l'âme
De tous au bien veut se tenir,
Et si des fautes que Dieu blâme
Ne viendront trop tôt la ternir.
Mais pourquoi, de la Providence
A moins qu'on ne veuille douter,
Pourquoi pour notre descendance

Oui, pourquoi nous inquiéter,
Si seulement en héritage,
A défaut de terres ou d'or,
Nous leur laissons pour leur partage
La vertu, le seul vrai trésor ?

Femme, je sais que ta vaillance
Contre le sort sut te munir,
Et que sans peur, sans défaillance, ,
Tu regardes vers l'avenir ;
Que si, dans une erreur profonde,
Il en est qui mettent leur foi
Dans les richesses de ce monde,
Oh ! oui, je sais trop que pour toi
Bien loin que ce besoin t'obsède,
On est riche par ce qu'on vaut,
Non point par ce que l'on possède.
Pourtant, ma femme, s'il nous faut,
A nous ballotés sur ce globe,
De quoi raffermir sous nos pas
Le sol qui parfois se dérobe,
Tous les jours ne voyons-nous pas
Que pour le combat de la vie
Le même Dieu qui sut prêter
A la créature asservie
Au saint devoir de subsister,

Des armes suivant son espèce,
La serre à l'un comme l'aiglon,
A l'autre son armure épaisse ;
Dont la Providence, selon
Le nombre futur et la taille
Des petits mesure les nids,
Ce même Dieu pour la bataille
Dans nos enfants nous a bénis,
Lui qui nous dispense à mesure
L'entrain, la force et la santé.
Même, c'est peu qu'avec usure
Il les couvre de sa bonté,
Que chaque soleil qui se lève
Montant à son méridien,
Avant que son orbe s'achève
Donne le pain quotidien ;
Vois comme, sous la discipline
Où notre main les assouplit,
Déjà leur jeune cœur incline
A ce dont l'homme s'ennoblit ;
Vois comme, en leur sainte droiture,
D'une faute ils nous font l'aveu ;
Vois, au seul nom de l'imposture
Quel rapide éclair et quel feu,
Et quelle généreuse flamme
Au seul nom de la vérité !

Oui, si nous n'avons point dans l'âme
L'ordinaire crédulité
De la paternelle faiblesse,
S'il est vrai qu'à leur jeune front
Rayonnent franchise et noblesse,
Sois en certaine, ils grandiront
En sagesse comme en stature.
Et nous qu'un imprudent orgueil
N'aveugle point sur leur nature,
Du monde qui leur fait accueil
Laissons-les sans impatience
Subir le choc en ce bas lieu,
Puisqu'ils ont une conscience
Et qu'ils marchent sous l'œil de Dieu.

Clairac, 26 septembre 1882.

A une octogénaire

A une octogénaire

Non, ce n'est point vieillir, lorsque le corps succombe
Sous le fardeau des ans, si ce n'est des douleurs,
Lorsqu'à travers la joie, et quelquefois les pleurs,
Au terme de la route il penche vers la tombe,
Si le cœur resté jeune en dépit des hivers
Garde en toute saison sa fraîcheur et sa force,
Comme vos oliviers gardent sous leur écorce
La sève qui nourrit leurs rameaux toujours verts.

Sans doute l'égoïste, au sortir des années
Où la chair et le sang ont perdu leur vigueur,
S'affaisse et s'envieillit sitôt que la rigueur
De l'âge le surprend, et, comme ruinées,
Les forces de son corps, soudain s'amortissant,
Frappent du même coup l'intelligence et l'âme,
En brisent le ressort, en éteignent la flamme,
Et quittent sans retour son pauvre être impuissant.

C'est que cet homme-là jamais ne s'alimente
Aux sources de jeunesse et de vie, et qu'au fond
Il n'a pas allumé ce foyer que nous font
Les élans généreux d'une nature aimante ;

C'est qu'il n'a point connu le saint embrasement
De celui qui se donne et qui, dans ce qu'il aime,
Loin de se dépouiller, s'enrichit en soi-même
D'un feu qui le soutient jusqu'au dernier moment.

Vous n'avez point vieilli, parce que l'infortune
Ne vous a vainement trouvée en son chemin,
Parce qu'à votre cœur, non plus qu'à votre main,
La souffrance d'autrui ne parut importune,
Et parce qu'ici-bas, c'est par la charité
Que l'homme intérieur se retrempe et s'affine,
Et, se vivifiant à sa chaleur divine,
Se prépare le mieux pour l'immortalité.

C'est l'huile dont ranime une vierge attentive
La lampe que chacun de nous porte au-dedans ;
C'est, lorsque ses rayons deviennent moins ardents,
L'aliment dont encor sa prévoyance active
La flamme que sans cesse il faut entretenir,
Et qui toujours brillante et toujours généreuse,
Empourpre le couchant d'une existence heureuse,
L'éclaire, le réchauffe et nous le fait bénir.

Non, ne vieillissons point ! Si notre main tremblante
Témoigne qu'au dehors l'âge nous a touchés,
Si quelque mal subit de nos pieds empêchés
Retarde malgré nous la marche chancelante,

Gardons que notre cœur, sous l'effort des autans,
Perdant de sa vertu, ne tremble et ne chancelle ;
De son foyer sacré ranimons l'étincelle
Pour qu'il soit toujours jeune ainsi qu'à son printemps.

St-Sulpice-de-Royan, 29 mars 1887.

Rosas

Rosas

On laisse donc partout un lambeau de soi-même ;
Dans notre course errante, à chacun de nos pas,
Qu'on soit triste ou joyeux, qu'on haïsse ou qu'on aime,
Il reste un peu de nous qu'on ne retrouve pas ;
Ou, veut-on ramasser les fragments de sa vie,
Ce n'est que par le rêve et par le souvenir
Que fouillant les buissons de la route suivie,
Pour les en arracher, on peut les réunir.

La fortune à présent, lasse d'être inconstante,
Vous ménageant sans doute un état plus certain,
Vous venez de changer de halte, et votre tente
Se dresse de nouveau sous un climat lointain.
Ne regrettez-vous pas votre étape dernière,
Et près de la quitter, au moment du départ,
Dites, n'avez-vous point, regardant en arrière,
Senti que de vous tous, il y reste une part ?

Pour moi, j'aimais ces lieux que par douce aventure,
Et grâce à votre accueil, deux fois j'ai visités.
J'aimais ce beau pays, son ciel et sa nature,
Sa mer aux reflets bleus, l'éclat de ses étés,

Et son fier Canigou dont l'épaule rugueuse
En son manteau de neige arrêta l'horizon,
Quand déjà le soleil, dans son ardeur fougueuse,
De ses rayons brûlants chauffait votre maison.

J'aimais le promontoire où j'ai vu la madrague
Ramener, sous l'effort du pêcheur haletant,
Le butin sur le sable aplani par la vague,
Et sous nos yeux cruels le jeter palpitant ;
Et le vieux fort, débris d'une époque héroïque,
Attristant pour les uns, mais pour tous glorieux,
Car il nous racontait le courage stoïque
Des vaincus aussi bien que des victorieux.

J'aimais le clair ruisseau qui, tantôt en cascade
Tombe et retombe encore, et tantôt élargi
En nappe, disparaît sous la mouvante arcade
D'un pampre vagabond par le soleil rougi ;
Et son étroit sentier qui le suit, et par place
Avec lui s'enchevêtre au roc, et sur son flanc
Semble former des nœuds où se mêle et s'enlace
Un mince ruban vert entrecroisé de blanc.

J'aimais aussi la musique et la danse,
Lorsqu'aux mourants accords d'un rythme langoureux,
Le doux balancement d'une lente cadence

Berce cœur contre cœur les couples amoureux ;
Et même le théâtre où des acteurs novices,
Sans vendre comme ailleurs leur talent à prix d'or,
Pour cinq ou six quartos nous exposent les vices
De l'illustre don Juan, des cœurs conquistador.

J'aimais surtout ces murs qui sont devenus vôtres
Par mille et mille riens dont ils étaient ornés,
Et que, si l'on revient plus tard, on retrouve autres,
Avec un air étrange et comme profanés ;
Et, dût quelque moqueur railler notre faiblesse,
Ces meubles dont chacun nous parle et nous sourit
Ou parfois si notre œil s'y repose, nous laisse
Une impression grave et triste dans l'esprit.

Oui, j'aimais ce séjour, un peu comme poète,
Mais aussi, je le sens, parce que tout cela
C'était votre maison, à cette heure muette,
Et qu'elle était vivante, et que vous étiez là.
Car si c'est un outrage et si c'est un blasphème
De prétendre qu'elle est partout où l'on est bien,
La patrie est plutôt où sont ceux que l'on aime
Et sans eux un pays étranger n'est plus rien.

Eh ! que fait sa beauté si nos enfants pour d'autres
L'ont quitté sans retour et qu'on y reste seul ?

Ce qui nous le faisait aimer, ce sont les nôtres :
Eux absents, la nature est comme en un linceul.
Tandis que du plus laid, le plus froid paysage
S'il nous déplaît d'abord, obtient notre pitié,
Quand on est près des siens et que, sur leur visage
On voit luire la joie ainsi que l'amitié.

Sans doute que plus tard, si la même fortune
Qui me fit vous revoir, me conduisait encore
Aux lieux où vous vivez, la pensée importune
De trouver un ciel morne, et comme en un décor
Rembruni par le temps, la nature enfermée,
S'évanouirait vite en touchant votre seuil ;
De tous vos souvenirs la vue accoutumée,
Sitôt mon premier pas, réjouirait mon œil.

Oui, j'oublierais alors le ciel mélancolique
Et les bords nébuleux des rivages bretons ;
D'ailleurs je ne hais point le pays gaëlique
Et je sais pardonner à celui des Teutons.
Je puis aimer le mien, sans en être idolâtre,
Et, tout en respectant son esprit et ses lois,
Prendre place au foyer et m'asseoir devant l'âtre
Où semble vivre encor l'âme des vieux Gaulois.

Peut-être, si Dieu veut, verrai-je votre groupe
Se chauffer à l'entour, à leurs feux s'égayer,

Et sourire aux ébats d'une joyeuse troupe
D'enfants dont le plus jeune y viendra bégayer.
Et je retrouverai moi-même la patrie
Dont le nom survécut en dépit du vainqueur,
Comme vous retrouviez naguère en Ibérie
L'accent du sol natal si cher à votre cœur.

Et nous reparlerons des dernières années,
Tout heureux de revoir tour à tour, en esprit,
Les choses qui pour l'œil nous y furent données,
Et celles que notre âme au passage y surprit.
Et si, les évoquant, la mémoire s'arrête
A quelque souvenir qui rembrunit le front,
Retenant la parole à jaillir toute prête,
Ce que la bouche tait, les regards le diront.

Nous savons que la vie est un pèlerinage
Pour tout homme qui fait la route d'ici-bas,
Qu'il y chemine en paix, ou se sauve à la nage,
Avec de doux repos mais de rudes combats,
A la pluie, au soleil, plus souvent qu'à l'auberge,
Tantôt en terre ferme, et tantôt à la mer,
Et qu'il n'a pas toujours un hôte qui l'héberge
Ou que le pain qu'il mange est parfois bien amer.

Pourtant, en quelque endroit que le sort nous exile,
Si nous avons gémi, si nous avons souffert,

Tout bien considéré nous avons un asile,
Et quelque peu de joie aussi nous est offert.
Ne nous plaignons pas trop, acceptons de la vie
Ce qu'elle nous présente en tout temps, en tous lieux ;
Suivons notre chemin sans plainte et sans envie,
Et disons-nous que tout est encor pour le mieux.

15 novembre 1887.

Vision

Vision

Quelles sont ces chansons lointaines
Dont je viens d'entendre la voix,
Et ces images incertaines
Comme les songes d'autrefois,
Et qui dans la brume s'effacent,
Me laissant rêveur et joyeux ?
Ah ! ce sont mes vingt ans qui passent,
Et me disent que je suis vieux !

Qui donc me salue au passage ?
Ils sont deux, montant le chemin :
Une femme au svelte corsage,
Près d'elle un homme dont la main
Tremble, lorsque leurs doigts s'enlacent
D'un amour fort et sérieux !
Ah ! ce sont mes trente ans qui passent
Et me disent que je suis vieux !

Tandis qu'un grand bruit de bataille
Nous arrive de l'étranger,
D'où vient que le couple tressaille
Au cri : « La France est en danger !

« Et ses ennemis la menacent
« De venger le sang des aïeux ! »
Ce sont mes quarante ans qui passent
Et me disent que je suis vieux !

Et ces enfants que je vois suivre
L'un après l'autre leurs aînés,
Pour gagner le pain qui fait vivre,
Et qui, se disant qu'ils sont nés
Pour le bien, à l'envi se tracent
Chacun son sentier vers le mieux ?
Ce sont mes cinquante ans qui passent
Et me disent que je suis vieux !

Là-bas, tel ou tel camarade
Dont les amis portent le deuil,
Riche ou pauvre, avec ou sans grade,
Qui ne franchira plus ce seuil ;
Tous ces disparus qui s'entassent
Jour après jour aux sombres lieux,
Ce sont mes soixante ans qui passent
Et me disent que je suis vieux !

Vieux, mes amis ? Non, pas encore !
J'aime toujours la vérité !
Comme vous dont chacun l'honore,

J'aime toujours la liberté !
Que voulez-vous donc que me fassent
Les assauts du temps envieux ?
Et qu'importe que les ans passent
Et me disent que je suis vieux !

Décembre 1888 et octobre 1896.

A mes jumeaux

A mes jumeaux

Tous deux dans la même heure et la même journée,
Quand vous vîntes au monde au déclin de l'année
Terrible, — car elle eut deux étés, celle-là,
Et d'un juillet à l'autre elle renouvela
Le spectacle odieux de la France envahie
Et par la main des siens déchirée et trahie, —
Quand vous nous êtes nés, ô mes deux fils jumeaux,
Ma première pensée, au milieu de ses maux,
Fut que vous seriez prêts un jour pour sa défense ;
Et depuis ce moment, veillant sur votre enfance,
Je n'eus d'autre pensée et n'eus d'autre dessein ;
Et votre mère aussi, comprimant dans son sein
Ses appréhensions, promit que son courage
Ne défaillirait point devant ce saint ouvrage.
Ainsi nous avons fait : nous vous avons nourris
Dix-huit ans, de façon à vous rendre aguerris
Contre le froid, le chaud, pour que, forts et robustes,
Vous devinssiez pareils à ces jeunes arbustes
Qui, battus par les vents et souffrant leur rigueur,
N'en ont que plus de sève et que plus de vigueur.
Nous n'avons point pensé que la force et la taille
Pourtant fussent le tout, ou que dans la bataille

Il suffit d'être brave. Il faut encore savoir
Même dans la défaite, accomplir son devoir ;
Il faut à la bravoure unir la patience
Et se faire un refuge avec sa conscience
Contre le désespoir où sombre la vertu
Du soldat qui se voit, après s'être battu
En lion furieux, arracher la victoire.
Or, mes fils, on prétend qu'en toute son histoire,
Notre race gauloise eut l'esprit inconstant,
Trop prompt et trop léger pour être résistant.
Eh ! bien, quoique d'humeur elle reste rieuse,
Montrez que ses revers l'ont faite sérieuse,
Et que notre jeunesse, à l'intrépidité
Unit la discipline et la solidité.

Mais nous avons encore à vous donner des armes
Pour un autre combat, et si dans les alarmes
Où nous étions, alors que vos vagissements
Répondaient dans nos cœurs aux derniers grondements
Du canon, nous songions qu'un jour dans la carrière
Vous auriez à prouver votre vertu guerrière,
La raison nous disait que les bons citoyens
Pour servir la patrie ont de meilleurs moyens.
Leur labeur l'enrichit, l'embellit, la décore,
Répare ses malheurs et lui permet encore,
Par leurs nobles talents ou leurs humbles travaux,

Dans les arts de la paix de vaincre leurs rivaux.
Par vos mains, mes enfants, elle sera servie
Comme si vous donniez pour elle votre vie.
Vous lui ferez honneur déjà par votre soin
Constant pour le travail dont Dieu fit un besoin
Pour que l'homme ici-bas s'élève et s'ennoblisse,
Non pour que l'intérêt l'abaisse et l'avilisse,
Et le fasse descendre à cette lâcheté
De trahir pour un gain l'austère probité.
Quoi qu'il arrive donc, gardez votre droiture,
Soyez francs et loyaux, haïssez l'imposture,
Montrant en même temps sur le sol étranger,
Que vous êtes soumis et savez vous ranger
A la règle prescrite, et qu'enfin si nous sommes
Nous, Français, les plus vifs et les plus gais des hommes,
Nous ne sommes point tous ce peuple turbulent,
Indocile et brouillon, dont l'unique talent
Est de changer toujours et de maître et de mode,
Au dedans tapageur, au dehors incommode,
Mobile, impatient de toute autorité,
En un mot n'aimant rien plus que la nouveauté.
Par votre vie honnête, et modeste et fidèle,
Honnez notre France et faites parler d'elle
Avec plus de respect ; et que le monde, à voir
Ses enfants attachés au travail, au devoir,
Sache que malgré tout, la pauvre bafouée,

Naguère par sa faute à la honte vouée,
Instruite désormais par de cruels revers,
Peut marcher le front haut aux yeux de l'Univers,
Que, quoi qu'on en ait dit, la France n'est point morte,
Mais qu'elle est toujours grande, et qu'elle est toujours
[forte,
Elle que ses vainqueurs croyaient dans leur orgueil
Avoir anéantie et mise en son cercueil.

Et nous qui vous avons voués à sa défense,
Dès votre entrée au monde et durant votre enfance,
Heureux, même au sortir de désastres sans nom,
Et fiers de protester et de répondre non
Aux méchants pronostics des sinistres prophètes
Qui se réjouissaient au bruit de nos défaites,
Ah ! nous ne verrons point notre vœu démenti ;
Puisqu'une fois encore notre peuple est sorti
De la terrible épreuve, en gardant l'espérance
D'un avenir meilleur ; puisque de la souffrance
A surgi chez ses fils le généreux dessein
De la régénérer ; et puisque dans son sein
Il en est qui, voulant le bien de la patrie,
Sans peur, mais sans éclat et sans forfanterie,
Comme vous, mes enfants, dans leur cœur ont juré
De satisfaire ensemble à ce devoir sacré.

St-Sulpice-de-Royan, 19 juillet 1889.

Noces d'argent

Noces d'argent

Comme au premier jour, le bois se décore ;
A mes yeux ravis, le couchant colore
De ses feux mourants au bord du sentier
Les feuilles du chêne et du noisetier ;
Et moi, je me dis que je t'aime encore.

Qui veut que bientôt la lune déflore
Le rêve charmant fait à son aurore,
Et qu'il ne soit plus au dernier quartier
Comme au premier jour ?

Je me moque bien de cette pécore.
Qu'elle fasse donc, en vrai météore,
Pour d'autres époux son vilain métier.
Mais je sens qu'à toi restant tout entier,
Après vingt-cinq ans, moi, je t'aime encore
Comme au premier jour.

Les Guillebeaux, 15 novembre 1891.

Sur la tombe de Pellissier

Sur la tombe de Pellissier

Serait-ce là ce qu'il nous reste
De toi ? Tes amis disent non.
C'est vrai : ce monument modeste,
Pour ceux qui rêverent ton nom,
N'est que le périssable emblème
De leur immortel souvenir.
Mais toi, notre apôtre, toi-même,
Oh ! qui penserait te tenir
Dans les pierres d'un mausolée ?
Tu n'es point tout sous ce granit :
Ta grande âme s'est envolée
D'un coup d'aile jusqu'au zénith.
Ainsi qu'en sa vaste envergure
L'aigle, soudain prenant l'essor,
Contemple de loin la figure
Du monde, et que, des rayons d'or
Mirés par la neige éternelle,
Sans qu'elle faiblisse un moment,
Sa victorieuse prunelle
Supporte l'éblouissement ;
Ainsi ton œil dans la lumière
Se baigne, et tu nous vois d'en haut

Dans la bataille coutumière
Donner et recevoir l'assaut,
Nous que, sur ta trace suivie,
Le devoir retient ici bas,
Et que l'exemple de ta vie
Excite à de nouveaux combats.

Je ne crois pas que l'âme sorte
Du corps qui la tient en prison,
Pour joindre une inerte cohorte
De saints toujours en oraison,
Sans que ce monde et ses tumultes
Emeuvent leur placidité.
Sans doute, à l'abri des insultes
De l'humaine méchanceté,
Pour vous, les martyrs, les prophètes,
L'aube de la victoire a lui,
Et, dans les efforts que vous faites
Afin d'être dignes de lui,
Ayant pour soutien la présence
Et l'encouragement de Dieu,
Tandis que notre insuffisance
Nous désespère en ce bas lieu,
Vous pouvez oublier la terre
Où nous conquérons pas à pas
Une parcelle du mystère.

Mais non, vous ne l'oubliez pas,
Ni les appels, ni les alârmes,
Lorsque dans le camp endormi
La sentinelle crie : « Aux armes !
Aux armes, voici l'ennemi ! »
Pourquoi nous dire qu'une joie
Egoïste soit votre lot,
Qu'en vain la terre vous envoie
Le bruit d'un pleur ou d'un sanglot ?
Non, vous n'êtes pas insensibles
A nos revers, à nos douleurs,
Comme des êtres impassibles
Qui ne connaîtraient plus les pleurs.
Si ce n'est à présent les vôtres,
— Où vous êtes ils sont séchés, —
Du moins ceux que versent les autres,
Par le mal toujours empêchés,
Ah ! vous les ressentez encore,
Quand jusqu'à vous du firmament
L'écho lugubrement sonore
Porte notre gémissément.

D'ailleurs, vous-mêmes, de la lice
Contents d'avoir touché le but,
N'êtes-vous plus une milice,
Et votre arme est-elle au rebut ?

Pourquoi, quand le Père travaille
Dans sa constante activité,
Les enfants croiraient-ils qu'il faille
Répondre par l'oisiveté ?
Pourquoi dire qu'avec la harpe
Sans cesse vous chantez en chœur,
Ayant déjà reçu l'écharpe
Que l'on ne donne qu'au vainqueur ?
Non : libres enfin de nos chutes,
Libres de nos dangers présents,
D'autres labeurs et d'autres luttes
Le ciel ne vous rend point exempts.
Si vous avez détruit l'obstacle
Du mal, et qu'il n'en soit plus rien,
Dans votre nouvel habitacle
Il reste à conquérir le bien ;
Et pour que son règne se fonde,
Ce n'est guère d'avoir vécu
Une vie en ce pauvre monde.
Aussitôt l'ennemi vaincu,
Sans vous laisser reprendre haleine,
Se dresse l'idéal rêvé ;
Et maintenant, l'ouvrage à peine
S'ébauche ; il n'est point achevé.
Si haut que votre âme s'exalte
Ce n'est qu'une étape, une halte ;

Ce n'est pas la perfection.
Il n'est point temps que l'on s'arrête
Dans la course où Dieu vous soumet ;
Avant d'avoir atteint la crête
Et touché le dernier sommet,
Nul n'a le droit d'être à rien faire
Et de s'asseoir aux carrefours :
D'astre en astre, de sphère en sphère,
Il faut monter toujours, toujours...

Du moins je le crois ; mais que fais-je
De dire qu'il en soit ainsi,
Et ce que vous êtes, qu'en sais-je ?
Je puis bien me tromper aussi.
Pourtant — ah ! que Dieu me pardonne
Si j'interprête ses desseins,
Et si mon esprit s'abandonne
A demander trop de ses saints, —
Pourtant, il semble que lui-même
Ne leur permet point le repos,
Et que ce n'est pas un blasphème
De l'interdire à nos héros.
Alors, et quand il vous regarde
Nous précéder dans le chemin,
Si vous êtes notre avant-garde
Vous pouvez nous donner la main,

A nous qui marchons en arrière
Souvent fléchissant nos genoux,
Et nos aînés dans la carrière,
Vous restez encore avec nous.
Alors, toi, notre capitaine,
Nous te voyons comme autrefois
Secouer ta tête hautaine ;
Nous entendons ta grande voix
Crier aux combattants : « Courage !
« Un soldat ne doit point trembler ;
« C'est quand l'adversaire fait rage
« De vigueur qu'il faut redoubler ! »
Ou bien, de la mer bondissante
Les forçant à braver les flots,
Nous entendons ta voix puissante
Crier encore aux matelots :
« Hardi ! la peur, l'effroi stupide
« Aux valeureux sont malséants ;
« Courage ! au nageur intrépide
« Il faut les vastes océans !... »

Ainsi nous parlent nos prophètes,
A nous, leurs faibles héritiers :
Aux belles choses qu'ils ont faites
Ils se donnèrent tout entiers.
C'est qu'ils étaient de forte race,

De celle de ces hommes vaillants,
De ces héros de qui la trace
Fait honte à nos pieds défaillants.
Mais, quand ils nous donnent l'exemple
Et nous appellent sur leurs pas,
Sous l'œil de Dieu qui nous contemple,
Dites, ne les suivrons-nous pas ?
Or donc, en avant, frères d'armes,
En avant ! en avant ! allons !
Arrière les lâches alarmes
Et ne soyons pas des félons !
Point de repos, point de paresse :
Raffermissons nos bras tremblants ;
A l'assaut de la forteresse !
Elle appartient aux violents.
Luttons jusqu'à l'heure dernière,
Luttons avec le même cœur :
Nous y planterons la bannière
De Jésus-Christ, le grand vainqueur !

Royan, mars 1894.

Pour mes amis

Pour mes amis

Pourquoi dire que sur la terre
On ne rencontre point d'amis,
Qu'il faut y vivre solitaire
Dans le coin où Dieu nous a mis ?
Ce n'est pas vrai : lorsque je songe
A ceux qui m'ont tendu la main,
Je proteste que c'est mensonge,
Et que, le long de mon chemin,
A moi leur âme s'est offerte
Dans sa sympathique pitié,
Mettant sur ma blessure ouverte
Le baume de leur amitié.

Si nous pensions qu'en nos alarmes
Nous n'avons où nous appuyer,
Et que, si nous versons des larmes,
Nul n'est là pour les essuyer ;
Que chaque homme est un égoïste,
Tout entier à ses propres pleurs,
Dont le cœur jamais ne s'attriste
Sur les étrangères douleurs ;
Qu'en vain, pour qu'il nous reconforte,

Nous cherchons le secours d'un bras,
La bonté chez tous étant morte, —
Nous ne serions que des ingrats.

Peut-être bien celui qui souffre
Avec moi, partageant mon deuil,
A son tour a-t-il vu le gouffre,
Quand la mort a touché son seuil,
Emporter son fils ou sa fille ;
En lui rappelant le passé,
Le vide fait dans sa famille,
Par le temps à peine effacé,
Je ravive la plaie ancienne,
Mal refermée, et c'est ainsi
Que ma douleur devient la sienne
Et qu'il peut la comprendre aussi.

Qu'importe ! Aisément je pardonne
Que tout d'abord à ses regrets
Pour un instant il s'abandonne
Et ne vienne vers moi qu'après,
Car il est dans notre nature
Qu'un heureux ne sente pas bien
Les maux d'une autre créature.
Mais, alors, dites, n'est-ce rien
Qu'il ne songe plus à lui-même,

Eût-il passé par ce détour
Avant de me montrer qu'il m'aime
Pour ce qu'il a souffert un jour ?

Ah ! serait-il vrai que chacune
Des douleurs de l'humanité
Ne fût qu'en devenant commune,
Un lien de fraternité,
C'est beaucoup et je m'en contente,
Et, sans reproches superflus,
Cela suffit à mon attente :
Je ne demande rien de plus.
Béni soit le cœur assez large
Pour me donner le verre d'eau
Qui m'aide à supporter ma charge,
Lui qui fléchit sous son fardeau !

De sa bonté pourquoi voudrais-je
Eprouver un plus grand effet ?
Et même, en mon besoin, devrais-je
Attendre plus que je n'ai fait,
Moi, parfois encore incapable
Pour d'autres, de trouver l'accent
Qui relève, et presque coupable,
Bien que seulement impuissant,
Avant que la même souffrance

M'eût appris à sentir la leur,
A leur enseigner l'espérance
Puisée en mon propre malheur ?

D'une apparente sécheresse
Que de fois je m'en suis voulu,
Désireux, pour chaque détresse,
De parler comme il eût fallu !
De ne l'avoir que devinée
Hélas ! je gémissais tout bas.
A présent mon âme affinée
Peut ce qu'elle ne pouvait pas ;
A présent mon apprentissage
Est fait, bien dur et bien cruel ;
Je connais le même passage :
Notre secours est mutuel.

Oui, tandis que mon œil humide
Parlait seul au lieu de ma voix,
Ma bouche à présent moins timide,
Leur répondra mieux qu'autrefois ;
Et sans même qu'on le réclame,
Vers mes frères je m'en irai,
Et tout ce que j'aurai dans l'âme,
Comme on m'a dit, je le dirai,
Heureux, en mon deuil, d'en apprendre

Aussi le salutaire effet,
Et de pouvoir enfin leur rendre
A mon tour le bien qu'ils m'ont fait.

Sans l'épreuve qui m'humilie,
Mon Dieu, si je l'eusse oublié,
Permits que jamais je n'oublie
Qu'un frère à son frère est lié,
Puisque toutes ces mains tendues
Vers moi pour me réconforter,
Sitôt mes plaintes entendues,
Ont eu ce don de m'apporter
L'assurance que sur la terre,
Dans le coin où tu nous a mis,
On ne reste point solitaire,
Mais qu'on y trouve des amis.

St-Sulpice, 28 janvier 1896.

A mes filles

A mes filles

Vous étiez cinq alors, joyeuse troupe blonde.
Jusque là le malheur n'avait fait qu'effleurer
Notre seuil, et nos cœurs, dans une paix profonde,
Bien qu'avertis déjà, n'avaient pas à pleurer.

Nous le savions pourtant que plus la joie est grande
Et plus proche est le deuil. Oui, c'eût été trop beau,
Si la mort n'avait pas réclamé notre offrande,
Et que ne se fût point ouvert un seul tombeau.

Aussi, tout en gardant encore l'espérance,
Que nous fussions atteints nous n'étions pas surpris,
Car d'un bonheur trop long ici-bas la souffrance
Et le déchirement tôt ou tard sont le prix.

Serait-ce pour cela peut-être qu'un murmure
Jamais à notre lèvre un instant n'est monté,
Et qu'aucun de nous tous à Dieu n'a fait l'injure
De vouloir se raidir contre sa volonté ?

A prévoir un grand coup notre âme habituée,
Crut-elle que le temps de frapper fût venu,

Et qu'en un jour prochain l'une serait tuée,
Sans que l'instant précis nous pût être connu ?

Sans doute. Mais surtout c'est que dans sa sagesse,
Celui que nous nommons notre Père a permis,
En nous distribuant ses dons avec largesse,
Que, quoi qu'il fit pour nous, nous lui fussions soumis.

S'il est mieux d'accepter en paix l'inévitable
Que de céder par force à la seule raison,
Il n'en est pas moins grand, le vide à notre table,
Et partout où l'on est dans la vieille maison.

Quand vous voyant venir, nous courons vers la porte,
A l'envi l'un de l'autre, heureux de vous revoir,
Dans nos embrassements, nous songeons à la morte
Que nous allions naguère à son tour recevoir.

Ici tout vit encore et tout nous parle d'elle :
A vouloir espérer, lorsqu'elle se reprit,
Du plus petit détail le souvenir fidèle
La fait à chaque endroit paraître à notre esprit.

C'est là qu'on l'apportait, là qu'elle s'est assise,
A la première fois qu'elle put se lever,
Là qu'on la soutenait dans sa marche indécise,
Croyant que de guérir elle allait achever.

Trainant avec effort la charge descendue,
C'est là que sa fillette approchait gentiment
L'oreiller « pas trop lourd », la voyant étendue
A l'ombre des tilleuls pour dormir un moment.

C'est ainsi qu'en ces jours de triste anniversaire
Tous ces chers souvenirs viennent se retracer,
Et que notre œil se mouille et notre cœur se serre :
Rien d'autre pourrait-il jamais les effacer ?

Par le cœur avec nous et franchissant l'espace,
Vous vous les rappelez, et votre frère aussi,
Tandis qu'au vieux foyer ayant gardé leur place
Seuls de tous nos enfants, nos jumeaux sont ici.

Autrefois nous fêtions ensemble sa naissance,
Avant que le malheur eût franchi notre seuil,
Novembre était le mois de la réjouissance :
A présent, c'est le mois des regrets et du deuil.

Eh bien ! laissons ensemble aussi notre pensée
S'en aller vers l'absente : elle a quelque douceur ;
Et si dure que soit l'épreuve dispensée,
En regardant en haut pleurons sur votre sœur.

C'est malgré son chagrin, ce que fait votre père,
Votre mère avec lui. Vous ferez comme nous,

Puisqu'aussi bien, sans plainte, en Dieu notre âme espère,
A nous dont la vieillesse affaiblit les genoux.

Pleurons ! Mais pardonnant aux insensés l'outrage
Qu'ils adressent au ciel, reproches superflus,
Ayons, quoiqu'il en soit, confiance et courage,
Seul honneur qu'il faut rendre à celle qui n'est plus.

5 novembre 1897.

mort de la mère de
tante Yvette et beau
de mamman, après
la naissance d'un
petit garçon qui
mourut aussi.

Relique

Relique

Ce n'était point grand'chose : une simple voiture
D'enfant, une poussette, et qui depuis vingt ans,
N'ayant de l'avant-train qu'un peu de l'armature,
Avait à notre usage ainsi fini son temps.
Cependant je l'aimais comme une chère épave
D'un passé regretté : lorsque sous le hangar
Ce qu'il en est resté me faisait une entrave,
Son informe squelette attirait mon regard.
J'évoquais tout à coup les premières années
De notre mariage où, loin du sol natal,
Tandis que sous nos yeux grandissaient nos aînées
Arrivait jusqu'à nous l'écho du choc fatal.
Car on était alors en guerre, et l'Allemagne,
Enfin victorieuse, à ses plus dures lois,
Rêvant d'introniser un nouveau Charlemagne,
Prétendait asservir les fils des vieux Gaulois.
Je revoyais aussi dans l'humble véhicule
Qui, pendant si longtemps, avait traîné leurs sœurs,
Bien qu'à chaque trottoir la machine bascule,
Nos jumeaux s'endormant à ses cahots berceurs.
Et puis il porte une autre, une autre, une autre fille,
Le pauvre char branlant, antique et suranné,

Fidèle voiturier de toute la famille,
Il faut qu'il serve encore à notre dernier-né.
Plus tard, mis au rebut, gisant en un coin sombre,
Avec maint autre objet tout aussi clandestin,
Il faisait peine à voir et, le heurtant dans l'ombre,
J'eus véritablement pitié de son destin.
Aussi, j'en avais fait un semblant de brouette
Que nos petits enfants traînaient dans notre cour,
Tout joyeux de pouvoir faire la pirouette,
Quand celui qui poussait tournait un peu trop court.
J'en voulais faire encore une autre moins rustique,
« Une vraie », avaient-ils dit de cet air câlin
Qui fait de ces petits toute la politique,
« Pour mettre des cailloux, tout plein, tout plein, tout
Une roue était là, tout juste la dernière, [plein. »
Pour ainsi dire intacte, et j'attendais l'instant
Où j'aurais le loisir pour chercher la manière
D'utiliser ainsi cet unique restant.

Et la voilà vendue comme vieille ferraille
Tout à l'heure, pour rien, ce débris demeuré
Solitaire en son gîte ! Eh bien ! que l'on me raille
Si l'on veut, de la voir s'en aller j'ai pleuré.
Songez donc que c'était une part de ma vie
Qu'on venait d'arracher, et que ce souvenir,
L'ayant modestement côte à côte suivie,

Devait dans ma mémoire aussi la maintenir !
La chaîne s'est rompue. Il est sans doute encore
Chez moi d'autres objets qui parlent du vieux temps,
Des meubles dont enfin plus d'un mur se décore
Après bien des séjours malgré nous inconstants.
Chacun d'eux nous rappelle une date notoire,
Une nouvelle étape, un détour du chemin,
Tous ces menus détails dont est faite l'histoire
D'un foyer qu'on transporte ailleurs le lendemain.
Ils ont l'un après l'autre, année après année,
De notre humble demeure augmenté l'ornement.
Et tandis que croissait toujours la maisonnée,
Marqué l'instant précis de chaque événement.
Sans doute je les aime, et lorsque ma mémoire
Revient plus fortement aux choses du passé,
Mon œil suit le profil de notre vieille armoire,
Autant que par la nuit, par mes pleurs effacé.
Alors ce qui m'émeut, ce n'est point sa moulure
Que caresse mon doigt, c'est son destin lié
Au nôtre, et dont l'idée avive la brûlure
Qu'a laissée en nos cœurs un deuil inoublié.
Elle fut le témoin du repas de famille
Qui suit, selon l'usage, un acte nuptial,
Quand nous eûmes uni notre seconde fille,
D'autres départs prochains, présage initial.

Mais parmi tout cela notre humble voiturette
Réduite presque à rien, réléguée en son coin,
Se faisant du regard la compagne discrète,
Me reparlait plus haut d'un passé déjà loin.
Et quand de bric-à-brac le marchand tout à l'heure
Sur un tas de chiffons profanait ses débris
Et les déshonorait, voilà pourquoi je pleure
Et que de les lui vendre un grand remords m'a pris.
C'est qu'elle était pour nous de notre pauvre morte
Le plus vieux souvenir, bien qu'on le négligeât
Comme chose encombrante. Et c'est lui qu'on emporte
Sans qu'à l'abandonner rien ne nous obligeât.
C'est que pour cette fille, elle fut achetée
D'occasion, ayant déjà beaucoup servi,
Emplette qu'on avait bien longtemps projetée,
Véritable bonheur en rêve poursuivi.

Bref, et que voulez-vous enfin que je vous dise ?
Elle était à mes yeux, membre de la maison
Et non objet inerte et vile marchandise.
Tous ceux qui sentent bien me donneront raison.
Qui donc pourrait trouver que ma plainte est énorme ?
Ah ! certes, ce n'est point que j'en eusse besoin,
De ce morceau de fer, et qu'un débris informe
D'une chère mémoire eût seul gardé le soin.
Sans doute ma douleur n'est point si puérole

Que sans lui le regret demeure enseveli,
Comme sans lui, non plus, elle n'est point stérile :
Son absence en mon cœur n'a point laissé l'oubli.
Mais pourtant il faut bien qu'on pardonne au poète,
Même alors qu'il poursuit un rêve décevant,
De prêter un langage à la chose muette,
Lui pour qui tout objet est pensant et vivant ;
Et surtout, n'est-ce pas ? lorsque sa fantaisie
Ne s'abandonne point à de feintes douleurs ;
Et lorsque sous les mots et sous la poésie,
On sait que tout au fond se cachent de vrais pleurs.

St-Sulpice, 1898.

A nos réchappés

A nos réchappés

Reste béni, mon Dieu, toi qui l'avais donnée,
Cette autre chère fille, et l'as reprise aussi,
Tandis que nous pleurions déjà sa sœur aînée.
Soumis quoi qu'il en soit, maintenant nous voici.
Que voudras-tu de nous encore, et ta main forte
A-t-elle mis, Seigneur, un terme à notre deuil,
Et, lasse de frapper, défendu notre porte
A la mort qui deux fois en a franchi le seuil ?
Ne serait-elle point autrement, Dieu tout sage,
Trop comble la mesure au-dessus de son bord,
Et n'as-tu pas assez marqué notre passage
De funèbres jalons, lui tout fleuri d'abord ?
Oui, tu suspens tes coups, nous en avons l'augure
Pour celle qui nous reste ; à nos cœurs rassurés
Elle sera rendue, et sa douce figure
Nous dit que pour un temps nos maux sont conjurés.
Son frère est sauf aussi : du mal, vu de bonne heure
L'art avec ton secours hâte la guérison ;
Après les jours mauvais où l'âme souffre et pleure,
Un peu rasséréiné s'éclaircit l'horizon.

Maintenant, c'est vers toi que va notre pensée,
Puisque notre chagrin d'aujourd'hui s'assoupit,

Et que, se restreignant, l'épreuve dispensée
Pour te pleurer nous laisse un instant de répit,
Vers toi qui dors là-bas en ta tombe exilée
De la terre natale, où nous gardions un coin
Pour nos enfants, au lieu que pauvre désolée,
Ta mère s'en revint, t'abandonnant si loin.
Et par le souvenir, comme c'est la coutume
A nous, tristes humains, et sans autre raison
Que d'adoucir ou bien d'accroître l'amertume
De nos regrets, qui sait ? nous peuplons la maison
De tous ces êtres chers dont la joyeuse troupe
Eparse aux quatre vents, se rassemble en été
Dans le vieux presbytère où leur essaim se groupe,
Y mettant aussitôt l'entrain et la gaité.

Tu reviens à ton tour : une fête ramène
Ici tous nos enfants, car deux couples unis,
L'un suivant l'autre presqu'en la même semaine,
Demandent qu'au saint lieu leurs liens soient bénis.
Et nous te revoyons dans ces belles journées,
De ton pas à la fois tranquille et diligent,
Apportant à tes sœurs, un moment détournées
Des soins quotidiens, ton secours obligeant.
Sans bruit et sans éclat il semble que l'ouvrage
Soit par ta bonne humeur doucement asservi,
Et que, rivalisant avec toi de courage,

Sous tes doigts les objets se rangent à l'envi.
Artiste dans tes goûts et pourtant sérieuse,
Tu veux que tout soit simple en même temps que bien,
Et comme en se jouant, ta main industrielle
Sait faire sans effort quelque chose d'un rien.
Nous admirions surtout comme, toujours active,
Pour fournir tout de suite à chacun ce qu'il faut,
Tu restais patiente et non moins attentive
A ne parler jamais à personne trop haut.

Et puis tu t'en allas, sereine en apparence ;
Mais lorsque, tout émus, nous t'embrassions le soir
Où tu partis, cachant une intime souffrance,
Ta voix semblait nous dire adieu plus qu'au revoir.
Du mal mystérieux emportais-tu le germe
En toi couvant encore avant de se hâter,
Et craignais-tu peut-être en ton esprit si ferme,
De troubler notre joie et de nous la gâter ?

Mais à quoi nous sert-il de rechercher la cause
De ta mélancolie, à présent que la mort
Empêche à tout jamais de changer quelque chose
A notre grand malheur, quelque chose à ton sort ?
Sans doute, quand trop tôt l'un des nôtres succombe,
Toujours on interroge et l'on voudrait savoir,
Bien que nos vains efforts nous disent que la tombe

Se referme sans rien nous laisser entrevoir.
Tu n'es plus : à quoi bon demander au mystère
Ce qu'il veut refuser à nos vœux superflus,
Puisque la triste voix qui nous vient de la terre
Répondra seulement : « Votre fille n'est plus » ?
Aux secrets de Celui qui tient la destinée
De chacun dans sa main n'est-ce pas attenter ?
Devant la Providence à les taire obstinée
De croire en sa sagesse, il faut nous contenter.
Cependant nous avons le droit dans nos alarmes
De chercher où nos bras se peuvent appuyer ;
Il n'est point défendu de répandre des larmes,
Pourvu que nous sachions qui veut les essuyer.
Il est aussi permis, interrogeant les vides
Qui se sont faits le long du chemin parcouru,
Comme le fait un chef de ses regards avides,
De dire avec douleur lesquels ont disparu.
Vous en souvenez-vous, lorsque dans votre enfance
Vous grimpiez aux rochers, tout fiers et triomphants,
Et vous écartiez trop malgré notre défense,
— Et pourtant d'obéir vous aviez l'habitude ;
Mais à cet âge-là vous étiez un peu fous, —
Dites, vous souvient-il de notre inquiétude
En ne vous trouvant pas ensemble au rendez-vous ?
Puis nous faisons l'appel par la nuit déjà sombre,
Tandis que vous disiez : « Encore ! il fait si beau ! »

Pour voir si de nos huit nous avions bien le nombre.
Enfin nous ramenions notre petit troupeau.
Ah ! c'étaient les vivants que nous comptions naguère,
Heureux que jusqu'alors tous nous fussent laissés ;
Ils sont réduits depuis, et, comme après la guerre,
A présent nous comptons les morts et les blessés.

Reste pourtant béni, Dieu de miséricorde,
En dépit de nos maux, avec ta volonté
Qui donne et qui reprend, si la nôtre s'accorde,
Nous le devons encore à ta grande bonté.
Et puis tu fais, Seigneur — sans oublier les nôtres :
Tu ne l'exiges point, — que cette fois encore
Nous songeons davantage aux souffrances des autres,
De notre compassion leur ouvrant le trésor ;
Et puisque, malgré tout, si ta main nous abreuve
D'amertume et de fiel, ton amour s'est uni
A ta sévérité pour tirer de l'épreuve
Ce salutaire effet, mon Dieu, reste béni !

St-Sulpice, 27 novembre 1899.

*Mort d'une secourde
Avenue de Maman
Elle avait attrapé la
typhoïde, du mariage de
mes parents, l'eau de fruit
étant contaminée, et
elle mourut.*

en Angleterre, ni elle
et ont retourné pour
son travail -

On ne banoit en
principe que de l'eau
bouillie, à ce moment
là, mais celle-ci
étant venue à manquer
au cours du repas de
mariage, les domestiques
servirent de l'eau
non bouillie.

Plusieurs personnes
furent atteintes, mais
seule cette fille lui
en mourut -

Table

Nos enfants.....	7
A une octogénaire.....	19
Rosas	25
Vision	33
A mes jumeaux.....	39
Noces d'argent.....	45
Sur la tombe de Pellissier.....	49
Pour mes amis.....	59
A mes filles.....	67
Relique	73
A nos réchappés	81

